Marc-Adélarde Tremblay (1922 -)

Anthropologue, retraité, Université Laval

(1988)

“Grandeur et misère de la recherche sociale au Québec”

Propos recueillis par Esther Delisle

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marc-Adéland Tremblay (1922 -)

"Grandeur et misère de la recherche sociale au Québec". Propos recueillis par Esther Delisle. Un article publié dans la revue **Santé Société**, vol. 10, no 3, été 1988, pp. 60-62.

M Marc-Adéland Tremblay, anthropologue, professeur émérite retraité de l'enseignement de l'Université Laval, nous a accordé le 4 janvier 2004 son autorisation de diffuser électroniquement toutes ses oeuvres.

Courriel : matrem@microtec.net ou matremgt@globetrotter.net

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 28 mai 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Marc-Adéland Tremblay (1988)

“Grandeur et misère de la recherche sociale
au Québec”

Propos recueillis par Esther Delisle. Un article publié dans la revue **Santé Société**, vol. 10, no 3, été 1988, pp. 60-62.

Marc-Adélarde Tremblay (1922 -)

"Grandeur et misère de la recherche sociale au Québec".

Propos recueillis par Esther Delisle. Un article publié dans la revue **Santé Société**, vol. 10, no 3, été 1988, pp. 60-62.

M. Marc-Adélarde Tremblay, anthropologue de l'Université Laval, préside aux destinées du Conseil québécois de la recherche sociale depuis mai 1987. Observateur lucide et inquiet de l'état actuel de la société, il croit fermement que la recherche sociale a un rôle à jouer dans la solution des grands problèmes de l'heure.

Santé Société : *Quelles sont les lacunes de la recherche sociale, aujourd'hui ?*

M.-A. Tremblay : La recherche sur le social a un statut minoritaire à l'intérieur de la recherche sociale en général. À cause de ce statut, très peu de gens en font. Et parmi ceux qui en font, on constate un découragement et un essoufflement. Ils ne reçoivent pas le support en ressources nécessaire pour accomplir un travail de longue haleine, un travail sérieux qui aurait une portée.

Santé Société : *Question de gros sous ?*

M.-A. Tremblay : Il n'y a pas que cela. Il y a aussi la manière de les utiliser. Mais tout ne reste pas à faire. Il y a quand même une tradition de recherche sociale qui date du début des années '60. Mais, avec l'évolution des universités, la spécialisation de chaque discipline, on a créé un mouvement orienté davantage vers la recherche fondamentale. Il reste à doter le Conseil québécois de la recherche sociale de ressources qui seraient comparables à celles accordées à la recherche biomédicale ou technologique. Je ne dis pas « égales », car cela viendra dans 20 ans. Ils ont 20 ans d'avance sur nous. Nous devons reprendre une tradition qui s'appuierait sur des stratégies, comme la formation de chercheurs dans le domaine des problèmes sociaux. Nous pourrions y parvenir en collaborant avec les universités.

*Recherche fondamentale
versus la recherche appliquée*

Santé Société : *Le rapport Rochon, en plus de souligner l'extrême pauvreté de la recherche sociale au Québec, déplore que les chercheurs se désintéressent de la recherche appliquée pour se consacrer à la recherche fondamentale. Qu'en pensez-vous ?*

M.-A. Tremblay : Je suis un scientifique qui a conservé, durant toute sa carrière, l'arrière-pensée de rendre les résultats de ses recherches applicables à la solution de problèmes sociaux. Cette préocupa-

tion a toujours été tellement présente que j'ai dispensé un cours intitulé « Anthropologie appliquée » qui prônait l'utilisation de connaissances anthropologiques à la solution de problèmes particuliers, comme, par exemple, les préjugés raciaux.

Santé Société : *Ne pourrait-on pas dire, à la suite de plusieurs scientifiques, que la recherche fondamentale mène à des découvertes qui avanceront, tôt ou tard, la recherche appliquée ? Ne risque-t-on pas de manquer le bateau si on se cantonne trop étroitement dans la science appliquée ?*

M.-A. Tremblay : Il y a unanimité de la part de tous les chercheurs pour dire qu'il n'y a aucune recherche à caractère d'application qui peut vraiment réussir si elle ne s'appuie pas fortement sur une tradition de recherche à caractère fondamental. À l'intérieur d'un organisme comme celui que je préside, on retrouve un bel équilibre entre ces deux aspects. Il est composé de chercheurs venant des universités et de professionnels des milieux de pratique. Cette composition permet des échanges entre chercheurs fondamentaux et gens confrontés régulièrement à des problèmes concrets. Notre programme « Étude et Analyse » subventionne des études orientées vers l'application. En voici quelques exemples : « Les ressources alternatives pour les personnes âgées », « Analyse des projets de prévention des agressions sexuelles envers les enfants », « Les clientèles de sages-femmes québécoises ».

La recherche sociale : « À quoi bon ? »

Santé Société : *Ces analyses ont-elles eu un impact réel sur les preneurs de décision ?*

M.-A. Tremblay : Soyons francs. On remarque à l'intérieur du Ministère de la Santé et des Services sociaux, qui est un des décideurs qui nous intéresse au premier chef, une volonté et un intérêt renouvelés pour la recherche sociale. La ministre a accepté de nous accorder des fonds plus considérables. M. Lamarche, qui représente la ministre à notre Conseil, accorde à la recherche une importance plus grande que jamais. Ceci dit, nos recherches à caractère pratique n'ont pas eu l'impact qu'elles devraient avoir auprès des milieux de pratique.

Santé Société : Pourquoi ?

M.-A. Tremblay : Le Conseil n'existe que depuis 1979. Il a dû concevoir le genre d'actions à mener, il y a eu des débats à ce sujet. Maintenant nos programmes sont de mieux en mieux rodés. Nous cherchons maintenant à mieux diffuser les résultats de nos travaux auprès des décideurs et des milieux de pratique. Cela ne se fait pas du jour au lendemain. Il faut savoir ce qui a été fait, l'évaluer, identifier les éléments utilisables parmi les recherches antérieures, savoir si les scientifiques, les milieux de pratique, les décideurs sont suffisamment informés du problème à l'étude. Les fonctionnaires, indispensables à toute action politique sont-ils conscients de ce problème ? C'est toute une situation que le Conseil doit redresser.

Santé Société : Rien de moins ?

M.-A. Tremblay : Rien de moins ! S'il s'agissait d'une mince tâche, je ne l'attaquerais pas. Si j'ai décidé de consacrer trois ans de ma vie, à ce stade-ci qui est très important, parce que je suis en pleine possession de mes moyens après toutes ces années de formation, de recherche et d'écriture, c'est parce que j'estime que la situation est urgente et que j'ai une responsabilité sociale à assumer. Cela me désole de constater que le Conseil est très mal connu, et que ceux qui le connaissent le perçoivent très mal.

Le diagnostic posé par la Commission Rochon sur l'état de la recherche scientifique et sociale est pertinent.

Santé Société : C'est-à-dire ?

M.-A. Tremblay : Les gens se demandent : « La recherche sociale, à quoi ça sert ? Qu'est-ce que cela donne ? » En ce qui concerne les sciences humaines, on se trompe joliment si l'on croit qu'on peut parvenir à des résultats spectaculaires, qui vont tout changer, dans l'espace de deux ans.

Santé Société : *Ne serait-ce que parce que l'on travaille avec des humains.*

M.-A. Tremblay : C'est cela. Les gens sont naïfs parce qu'ils méconnaissent la recherche sur le social. Ils se disent : « Nous vivons dans une société, nous savons donc ce que c'est. Nous n'avons pas besoin de spécialistes. » Ils se trompent par méconnaissance ou par des attentes injustifiées.

Mandat du Conseil québécois de la recherche sociale

Santé Société : *En quoi consiste exactement le mandat du Conseil ?*

M.-A. Tremblay : Il est triple. Premièrement, il doit conseiller la ministre en ce qui a trait aux politiques de recherche sur les problèmes à caractère social. Deuxièmement, il doit élaborer un programme d'action qui permettrait le développement et le progrès de la recherche sociale. Enfin, il donne des subventions de recherche en se basant sur des critères de qualité scientifique et de pertinence sociale.

Santé Société : *Comment comptez-vous y parvenir ?*

M.-A. Tremblay : La condition essentielle, nécessaire à tous les organismes subventionnaire, réside dans la préparation d'un plan détaillé de l'avenir soit, en ce qui nous concerne, 1990-1991. Jusqu'à ce jour, le Conseil a beaucoup réalisé avec peu de moyens. Il n'en demeure pas moins, qu'à mon avis, le diagnostic posé par la Commission Rochon sur l'état de la recherche scientifique et sociale est correct. La recherche sociale n'a pas connu la même expansion que la recherche médicale, que la recherche dans les sciences naturelles et expérimentales. Depuis sept ou huit ans, on valorise beaucoup la recherche technologique. On établit une équation entre le progrès dans ce domaine et le progrès social. Nous devons mettre cette équation vigoureusement en doute. Parce que nous devons savoir avant tout comment les individus s'adapteront aux changements technologiques et dans quelle mesure ils seront capables de les interioriser afin de développer des attitudes, des comportements, une mentalité équilibrés. Il faut aussi pen-

ser aux cadres sociaux qui permettront une qualité de vie. Les individus éprouvent de plus en plus de difficultés à vivre dans les conditions actuelles. Il y a toute une série de manifestations sociales qui traduisent cette désorganisation. Je ne donnerais comme exemple que les problèmes psychologiques qu'éprouvent un nombre de plus en plus grand de gens.

Santé Société : *Vous croyez que ces problèmes ont leur origine dans l'environnement ?*

M.-A. Tremblay : Il faut bien comprendre que lorsque les gens éprouvent des difficultés à vivre, elles n'apparaissent pas in vitro. Elles sont reliées à des expériences de vie, et ces expériences se déroulent dans des institutions, dans des relations interpersonnelles, autrement dit, dans un environnement. Il en va ainsi pour les problèmes d'ordre psychiatrique, de criminalité, de violence, d'abus sexuels ou autre des jeunes, d'auto-destruction. On pourrait multiplier les exemples. Si on ne fait pas un effort vraiment rigoureux, systématique et suivi pour analyser ces phénomènes qui ont un enracinement de plus en plus profond, dans 3 ou 4 ans il sera trop tard. Ils se développent et se complexifient rapidement. Il faut favoriser la recherche sur le social, pas uniquement pour identifier les problèmes, mais pour tenter de comprendre comment ils peuvent être prévenus. On peut pousser la question plus loin : Comment peut-on aider à reconstituer le tissu social. On parle beaucoup aujourd'hui de la crise de la famille nucléaire. Cette crise est liée à une série de facteurs très divers qu'il faut comprendre. Ce n'est pas en faisant une ponction ici et là que nous allons transformer la situation. Il faut y poser un regard beaucoup plus profond.

Famille et Société : Rien ne va plus

Santé Société : *Le problème de la famille est-il le plus important à vos yeux ?*

M.-A. Tremblay : Oui. Si les individus ne réussissent pas à se retrouver autour d'éléments communs de partage et d'identification, comment voulez-vous qu'ils puissent plus tard se définir par rapport à un environnement plus large d'action et de comportement ? Toute so-

ciété a un système par lequel elle assure sa reproduction, une transmission des valeurs, un encadrement et des contrôles sur les individus pour que, justement, ils assument, dans leurs fonctions quotidiennes des rôles acceptés et acceptables. Tous les éléments du tissu social, que ce soient les gouvernements, les corporations, les institutions, les petits groupes, tous convergent vers la famille. Il y a interaction, influence mutuelle entre tous ces éléments, ce qui rend l'avenir difficilement prévisible. C'est pourquoi il est si malaisé de faire des études à caractère prospectif. En définitive, la famille est le microcosme de la société. C'est la société qui est malade, pas la famille en tant que telle.

Santé Société : *Voilà un constat bien pessimiste !*

M.-A. Tremblay : Pas vraiment. Il y a actuellement toutes sortes d'expérimentations en cours, dont nous ne connaissons pas les résultats.

Santé Société : *Elles mêlent le meilleur et le pire.*

M.-A. Tremblay : Absolument. On ignore leur qualité. Par exemple, on connaît très mal le nouveau cadre de la vie de couple, la façon dont ces gens conçoivent leur avenir. De cela, dépend toute l'armature de la société nouvelle. Si nous agissons par intuition, à la va-comme-je-te-pousse, dans quelle mesure ne susciterons-nous pas des comportements qui reflèteront des gestes fortuits, dus au hasard ? Nous avons besoin de lignes directrices de développement, et la recherche sociale peut contribuer beaucoup à cela.

Santé Société : *Dans quelle mesure l'État peut-il planifier et répondre aux besoins d'une société en pleine mutation ?*

M.-A. Tremblay : Dans le passé, nous nous sommes beaucoup trop fiés à l'État-Providence. Aujourd'hui, par manque de ressources, l'État ne peut assumer tous les besoins que les gens expriment. Il y a impossibilité mathématique pour l'État d'assurer seul à tous les citoyens des services de très haute qualité.

Les éclairages pour susciter les volontés de prise en charge peuvent venir de la recherche sociale. On ne peut procéder à ces réajustements

n'importe comment, en se fiant à l'intuition. Il faut analyser ces problèmes à l'aide d'un éclairage multidisciplinaire. Une des difficultés de la recherche sociale provient justement de la réticence qu'ont les chercheurs de disciplines différentes à travailler ensemble. Il leur faudra en acquérir l'habitude.

Santé Société : *Le rapport Rochon mentionne que le domaine de la recherche, comme les autres domaines de la santé et des services sociaux, répond à une logique des rapports de force entre groupes d'intérêt selon laquelle, la plupart du temps, les plus forts consolident leurs positions. Êtes-vous d'accord ?*

M.-A. Tremblay : Je respecte les structures et les vocations des différents organismes. Ceci étant dit, qu'est-ce qui nous empêche de nous concerter et de travailler ensemble ? Nous ne devons pas définir nos boîtes comme étant en compétition pour obtenir plus de ressources. Je m'efforce de collaborer et le reste ne m'intéresse pas. J'estime établir nos besoins de manière réaliste. La collaboration reste souhaitable et possible. Ainsi, nous travaillons actuellement avec le Fonds de la recherche en santé du Québec sur la santé mentale et nous y trouvons un profit mutuel. Dans le domaine de la toxicomanie, nous travaillons en collaboration et en concertation avec différents organismes rattachés au Ministère de la santé et des services sociaux. L'an prochain, nous voulons développer le thème de l'habitation sociale et nous collaborerons avec la Société d'habitation du Québec.

Santé Société : *Êtes-vous optimiste ou pessimiste en ce qui concerne l'avenir de la recherche sociale ?*

M.-A. Tremblay : Pessimiste, connais pas ! Ma carrière en fait foi. Vous connaissez le postulat de la psychologie sociale : ce que vous définissez comme étant vrai, est vrai dans ses conséquences. Quand on est optimiste et qu'on définit la situation en conséquence, les résultats sont positifs.

Fin du texte